

Historique de
la commune de Saxe.

Année 1847

Aperçu géographique.

La commune de Sare est située sur notre extrême frontière, bornée au nord par la commune de St-Léon et d'Arcain, elle s'enclave dans l'Espagne au sud entre Péra et Tugaramurty. Elle est sous le $43^{\circ}17'30''$ de latitude nord, et le $2^{\circ}35'$ de longitude occidentale: elle a à peu près deux lieues et demie de long sur trois lieues de large. Le plan n'en embrasse pas exactement toute la commune et a enjetté un peu sur celle de St-Léon; il ne présente donc à peu près que ces dimensions.

Elle est sillonnée par une foule de petits ruisseaux qui prennent presque tous naissance dans la commune même, et dont le plus important est celui qui reçoit tous les autres sous les différents noms de Barania, Secumboury, Barbienna et quelques autres, suivant les quartiers qu'il traverse, et se jette dans la Nivelle à un kilomètre à peu près de l'embouchure d'Amotz. C'est au petit bassin de la Nivelle, qui fait partie du grand bassin du golfe de Gascogne, qui appartient la commune de Sare. La Nivelle, qui passe tout à côté, prend sa source, non loin d'Essorin, dans les montagnes qui entourent la vallée de Bastan; elle passe à Urdach, à l'aval de

d'Amboine, au port d'Amboine, à St. Bie, au-dessous d'Assain où elle commence à porter bateau, et enfin à Saint-Jean-de-Luz, où elle se jette dans la mer, après un parcours de trois myriamètres à peu près. Dans la direction de sud au nord, en décrivant une courbe dont l'ouverture est tournée vers l'Espagne. Le terrain est très-accidenté de toutes parts, et à une distance peu grande, l'horizon est borné par un réseau de montagnes plus ou moins élevées, et tout l'intérieur ne présente qu'une succession non interrompue de collines, au pied desquelles serpente tout les ruisseaux. Il est presque partout découpé par des haies vives, ou par des murs faits avec des dalles schisteuses, qui ont un mètre et demi de hauteur sur un mètre de largeur et dix centimètres d'épaisseur, et que l'on place l'une à côté de l'autre de manière à former un mur assez solide et à présenter un abri excellent contre la fusillade.

Les pentes de quelques montagnes, celles de Larchune surtout, sont excessivement rapides, celles des collines le sont beaucoup moins, et les bœuviers peuvent facilement arriver jusqu'au haut avec leurs petites voitures attelées de deux bœufs. Mais quelque chose qui étonne, c'est de voir ces bœuviers monter jusqu'au haut de Larchune avec des traîneaux, et est vrai en passant de grands détours,

et en descendant des pierres mollières qui pèsent de 35 à 40 quintaux. J'ai voulu savoir par moi-même le temps qu'on pouvait mettre pour monter à Larchune; je suis parti avec deux soldats bon marcheurs, et nous sommes arrivés en 2 heures; il n'y a eu à faire qu'une pose pour faire le même trajet en descendant.

Le sol présente presque partout à la superficie, une terre forte noire très-grasse: c'est la terre végétale. Elle forme une couche très-mince, qui n'a pas plus de 0,2 décim. sur une étendue de plus des $\frac{2}{3}$ de la commune. Elle est immédiatement suivie d'une couche très-épaisse d'argile schisteuse plus ou moins dure, de couleur carie, qui se présente presque sur tous les points.

Au-dessous sont les dalles schisteuses micacées qui percent dans le lit de plusieurs ruisseaux, et que l'on exploite à ciel ouvert et à mi-côté de Larchune et au-dessous. Souvent des bancs de calcaire jaunâtre grossier apparaissent aussi au fond du lit des ruisseaux, et précèdent le calcaire gris très-compact dont la couche est excessivement épaisse et se montre à nu auprès de la Grotte de Lare, et sur quelques autres points. Sous le calcaire est un marbre gris veiné blanc, que l'on a mis quelquefois à nu dans le quartier de la Calambière et dont on voit des blocs énormes à l'entrée occidentale de la grotte de Luyaramandé.

Le gris meulière que l'on exploite sur l'arhune, gris, très compacte et très dur, vient ensuite. On trouve aussi sur plusieurs points, la pierre à plâtre, sulfate de chaux, qui doit marcher entre l'argile et les calles schisteuses, et au pied de la montagne d'Kornilschitta, des minerais de fer sur un développement de plus de 200 mètres.

Les arbres qui peuvent fournir du bois de construction et les seuls en quelque sorte qui croissent ici, sont le chêne et le châtaignier.

Le climat de Lare est très-tempiéré: les grands froids comme les grandes chaleurs, s'y font rarement sentir. L'air y est des plus purs: aussi les habitants du pays, et les soldats qui viennent y tenir garnison y sont rarement malades.

Le vent du sud s'y fait vivement sentir et y occasionne souvent des dégâts; il souffle quelquefois en automne pendant une vingtaine de jours sans discontinuer et avec une force extraordinaire.

Le vent d'ouest est beaucoup moins fort et amène tous jours la pluie.

Le vent du nord-est souffle à la fin de l'hiver et une partie du printemps; il est très-agréable et annonce toujours le beau temps. Celui du nord est plus léger; il souffle au printemps, et est presque toujours accompagné d'une pluie fine, incapable de gâter le temps

Il y a quelques brouillards pendant le mois d'avril qui se dissipent ordinairement vers les onze heures, ils tiennent à la configuration du terrain et s'éloignent presque toujours à la gorge de Pera; ils ne préjudicient en rien à la santé des habitants.

Les variations atmosphériques sont assez fréquentes. Les mois de décembre, janvier et février, sont ordinairement froids, sans fortes gelées poudrantes; en mai les pluies commencent et durent par alternance de beaux et de mauvais temps jusqu'à la mi-juin. L'été et une partie de l'automne offrent une série rarement interrompue de beaux jours.

Les orages qui arrivent en juin et juillet ne sont jamais très-forts; malheureusement ils sont quelquefois suivis de grêles qui ravagent une partie des récoltes.

Les parties basses du territoire de Lare sont assez fréquemment exposées aux inondations: les pluies ne parviennent pas à faire couler aussitôt les ruisseaux d'une manière prodigieuse; mais ces inondations causent rarement de sinistres; on en cite deux seulement qui ont fait beaucoup de ravages: l'une remonte au 2 juillet 1727 et l'autre au 11 juin 1746. Ces deux dates et les points où arrivèrent alors les eaux ont été conservés au mont d'Olhaverenota, qui est le métrope du territoire de St. Pé et de celui de Lare, près de

l'endroit où le ruisseau de Sare se jette dans la ville.
Ces dates ont été gravées sur le bois en basque. Les
voici : *Tra unaraino*, 2. v. 21. Abbréviation d'Orbita
1727. Traduction: Eau jusqu'ici le 2 juillet 1727. En
1745, les eaux arrivaient à 6 centimètres au-dessus
du point indiqué pour 1727 et firent d'immenses ravages.

La bénignité du climat de Sare y prolonge la
vie humaine bien au-delà du terme ordinaire.
Pendant mon séjour de quelques mois dans ce pays,
en hiver, j'ai vu quelques enterrements, et presque
chaque fois que je me suis informé de l'âge du
mort, on m'a répondu: c'est un vieillard de
92 et 95 ans et au-delà. J'ajouterais, en outre,
qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le pays des
vieillards de 90 ans, qui marchent encore droits,
se portent et jouissent de toutes leurs facultés.

Statistique.

Produits minéraux. La commune de Sare possé-
de des mines de fer qui ont été exploitées de 1840 à 1872.
Elles furent découvertes par M. Clisague, qui en fut tirer
parti en envoyant le minerai à Castels, commune des Lan-
des, près de Dax, à un certain M. Dufour, propriétaire de
forge. En 1882, on cessa de faire des commandes, et depuis
lors, on n'a guère envoyé de minerai que de bon à bon
quelques voitures à Bayonne. C'est un minerai léger, très-
léger, qui ne paraît pas bon. Les mines sont situées
à tiers de côté de la montagne de Heermichetta au-dessus
de laquelle est la redoute de Heermichetta. Elles s'étendent
sur un développement de plus de 200 mètres. On voit en-
core aujourd'hui sur le bord du ruisseau de Hearané,
près de la ferme de Olba, des vestiges de forges, et
tout autour une immense quantité de scories. Il y
a longtemps que les déboisements successifs des forêts ont
ruiné ces forges, qui étaient alimentées avec du minerai
venu de la Prusse, les mines de Sare n'étant pas
encore reconnues alors.

Eaux minérales et thermales. La propriété d'André
au pied de Sare, renferme une fontaine ferrugineuse
qui a joui dans le temps d'une certaine réputation.

La difficulté des chemins et son éloignement de Bayonne sont cause qu'elle est presque entièrement abandonnée aujourd'hui. D'après l'analyse chimique qui en a été faite, il y a quelque temps, elle contient une plus grande quantité de sulfate de fer que celle de Cambes, et lui est par conséquent préférable.

Il suffirait probablement d'un peu de réclamation de la part de quelque illustration pour lui donner une vogue qu'elle mérite certainement par ses vertus mécatéculiques. Il faut espérer que lorsque le chemin de Sarre à Bayonne permettra aux voitures d'arriver jusqu'ici, sa réputation s'étendra et que le pays en retirera un grand bien.

Carrières. - On trouve sur plusieurs points de la commune des carrières de marbre gris, veiné blanc, assez beau, qui n'ont pas encore été exploitées. L'arhène fournit une pierre de taille très-dure, espèce de grès très-compacte avec lequel on fait des pierres meulières très-estimées. Les plus grandes ont 1^m 40 de centimètres sur 3^m 25 d'épaisseur à l'œil et de 20 environ au bord. On les préfère à celles de Bordeaux, parce qu'elles sont plus dures et qu'elles n'ont pas besoin d'être taillées aussi souvent. On les vend de 100 à 120.

Cette même pierre est très-activement exploitée dans ce moment-ci pour la construction du pont de Bayonne. On en fait descendre des blocs énormes que l'on fait descendre sur la Nouvelle d'Ascain à St. Jean. - a. - Sur, et que l'on transfère à Bayonne sur des voitures faites exprès.

On tire également de L'arhène ces belles dalles scintillantes dont on fait des murs de clôture. Il y en a quelques-unes qui sont prodigieuses, 4 mètres sur 3, et qui servent à jeter des ponts sur les nombreux ruisseaux qui traversent le pays.

Le calcaire est très-abondant; réduit à l'état de chaux, il fournit un excellent amendement pour les terres. Le plus beau est celui que l'on retire des rochers qui avoisinent la grotte: c'est un calcaire gris très-compact et très-fin, avec quelques points blancs qui ne sont autre chose que des coquilles fossiles. Le plâtre est très-abondant aussi: la carrière la plus importante est celle que l'on voit au bas du petit Paris. Elle appartient à la commune, et les habitants qui ont besoin de plâtre sont obligés de payer une petite redevance.

Agriculture. L'agriculture est très-arriérée, et cela tient autant à la nature des terres, qui, étant très-fortes, nécessitent beaucoup de travail, qu'au manque de bras,

est à un peu de paresse chez les habitants, Aussi voit-on plus de la moitié de la commune en Landes, bois, verges et pâtures, ce qui représente ici un terrain couvert de fougères, d'ajoncs et de genêts d'Espagne, qu'on appelle vulgairement *tuya*.

La fougère remplace la paille qui est très-rare, pour litier des bestiaux et pour le fumier, et les ajoncs et tuya sont d'un grand secours pour faire cuire la chaux, qui est le engrais le plus puissant dont on se sert dans le pays.

Presque chaque propriétaire a son four à chaux dont la contenance varie depuis 80 jusqu'à 140 voitures de calcaire. Pour faire cuire la chaux, il faut entretenir un très-grand feu pendant 5 jours et 5 nuits, terme moyen. Comme il faut beaucoup de monde et beaucoup de bois, les propriétaires ont fait des conventions entre eux pour s'aider réciproquement. Il existe, entre eux, des conventions à peu près semblables pour les approvisionnements de bois chaque année. Tous les voisins se réunissent et vont chercher du bois pour l'un d'eux qui doit seulement les nourrir, et ainsi à tour de rôle jusqu'au dernier.

Froment. Le froment est de très-bonne qualité et d'une seule espèce; il produit, année moyenne,

environ 6 pour 1. On récolte peu et la production est loin de suffire à la consommation. Il faut un hectolitre 80 lit. pour ensenimer un hectare qui produit 10 hect. 80 litres.

Maïs. La culture du maïs n'a été introduite dans le Basarn qu'au commencement du 18^{me} siècle: elle a parfaitement réussi. Cette espèce de céréale sert presque exclusivement de nourriture aux paysans: aussi les mauvaises récoltes sont elles suivies d'une grande misère: c'est ce qui est arrivé en 1744 et 1745. La récolte de 1746 a été très-bonne, mais comme les autres céréales ont manqué, et que les pommes de terre, autre grande ressource, sont mauvaises depuis quelques années, les paysans n'en sont guère plus heureux, mais du moins ils vivent.

On a calculé qu'à la date d'aujourd'hui, 1^{er} avril, il existait dans la commune de Sarc, 124 hect. 6 froments et 1612 de maïs.

Il suffit d'un hectolitre de maïs pour ensenimer un hectare de terrain qui produit, année moyenne, 14 hectolitres.

Prairies. Une grande partie des coteaux est recouverte de prairies naturelles facilement arrosables. Des ruisseaux qu'on a eu soin de détourner de leurs lits et de conduire le long des flancs de collines, fournissent presque constamment de l'eau. Le rapport de ces prairies est assez

important, et peut être évalué, année moyenne, à
15000 quintaux métriques de foin.

Malgré les encouragements donnés aux prairies arti-
ficielles, elles n'ont pas encore pénétré jusqu'ici.

Vignobles. La commune ne possède que 5000
vignes: aussi y récolte-t-on peu de vin et de mau-
vaise qualité.

Bois. Autrefois la commune était presque
entièrement couverte de bois; on en a brûlé ou dé-
truit une très-grande partie pour faciliter la culture,
mais il en reste encore sur une grande étendue, surtout
en petit bois, taillis et bruyères.

La forêt occupe près de 12 kilomètres carrés. Elle se
compose de chênes, d'ifs, de hêtres, qu'on taille tous les
cinq ans, et de châtaigniers. Les arbres sont distancés
de 4 à 5 mètres. Un vaste incendie qui s'est dé-
claré le 24 février 1846, et qui a duré 2 jours, a
brûlé une partie de la forêt et a causé des dégâts
qui ont été estimés à 25000 fr.

Les châtaignes communales sont vendues à l'adjudi-
cation et ont rapporté l'année dernière 700 fr.

Autres productions. On tire encore de la
commune une assez grande quantité de pommes de

terre, auxquelles on fait du cidre dit pithara. Les cerises, les prunes,
et les poires y sont assez abondantes pendant la saison.

On y cultive les pommes de terre, les haricots, les choux,
les raves et les courges qui fournissent une excellente nutri-
ture pour les bestiaux. On y fait aussi un peu de jar-
dinage.

Race bovine et ovine. La race bovine est assez
belle et donne d'assez bons bœufs pour le labour. On
préfère aux vaches du pays qui sont assez grasses, les
vaches laitières de Bretagne qui sont plus petites, mais
qui donnent beaucoup plus de lait. La race ovine est
très-petite et la laine grossière: elle aurait besoin d'être
croisée. Les bois forestiers ont fait entièrement disparaître
les chèvres.

Autres animaux sauvages et domestiques.

Les mulets qu'on voit dans le pays sont forts et beaux.
Les chevaux paraissent aussi de bonne race: il n'en est pas
de même des ânes, pauvre race chétive et abâtardie
qui semble s'en aller tous les jours. Les cochons sont très-
renommés et la réputation de leurs jambons égale celle
des jambons de Bayonne où l'on en envoie beaucoup
d'ici. La volaille y est bonne, mais pas assez commune.

A certaines époques et l'année dernière y est très-abon-
dante. Cette année-ci les bécasses s'y sont vendues à

raison de une fram la paire.

Le passage des Sabines a lieu en automne, et celui des vauaux au commencement de l'hiver, pendant les neiges surtout: on en tire considérablement.

Les perdrix, les grives, les cailles y font aussi un court séjour; mais une fois ce gibier parti, il ne reste plus que les lièvres à poursuivre.

Il y a quelques animaux sauvages: le renard, la fouine, le blaireau, le chat sauvage et le hérisson. Souvent le vautour descend du haut de l'Argonne, et vient planer sur le village. Les petits ruisseau fournissent aussi quelques bonnes et belles anguilles et quelques truites.

Industrie, fabriques et métiers.

L'Industrie en pays se borne à bien peu de chose: à part quelques marchands de draps, de tissus et autres étoffes qui sont presque tous espagnols, on ne voit guère que les tisserands dont on puisse parler. ils sont assez nombreux et font des toiles de lin assez estimées et d'assez beau linge de table. Il y a quelques artisans qui fabriquent des navègues: ce sont des couvertures de grosse laine de différentes couleurs que l'on fabrique à l'aiguille comme la tapisserie, et dont les mulâtres se servent pour couvrir leurs mulets et leurs marchandises.

9
Il y a aussi une forge de sonnettes, la seule que l'on voit dans le pays et aux environs, où l'on fabrique les sonnettes pour les bœufs, les moutons, les mulets et les chiens de chasse. Ces sonnettes sont en fôle ou en fer battu, dorées en cuivre: l'opération du forge est assez curieuse.

Il reste encore une espèce d'industrie de laquelle je n'ai pas parlé et pour laquelle les Basques sont très adroits; si adroits que toute les lignes de Douane ne peuvent les arrêter, si tôt qu'il y a le moindre bénéfice à faire: c'est la contrebande.

Si le Basque craint de blesser le dos, s'il heurte la terre trop basse, ou revanche les marches forcées, les courses rapides ne l'épouvantent pas. C'est toujours la nature dont Voltaire a dit: « Un petit qui parle qui domine et qui saute au haut des Pyrénées, il est tout audace et tout agilité. » C'est, les gens du pays m'ont dit: que les Douaniers se tiendraient par la main, que la contrebande passerait encore. Il faut les voir les pieds nus qu'ils marchent sur les plus hautes montagnes, franchir les ravins, se glisser comme des ombres à travers des précipices, tourner des sentiers, où la plus du pied n'existe à peine, que personne qui eux n'aurait passer de jour et où ils s'aventurent de nuit et sur la

moindre crainte. Il n'y a pas d'endroit si difficile, où ils n'arrivent, et cela non pas pour gagner des sommes énormes, mais bien pour avoir un morceau de pain pour eux et pour leurs enfants.

Mœurs, langue, instruction. Les habitudes de cette commune et de tout le pays basque sont très-polies et d'un caractère doux, mais plein de fermeté. Jamais un basque ne passera à côté de vous sans vous saluer, mais dans son salut il y a de l'orgueil. Ils sont très-charitables, mais entre eux, et donnent un nouveau prix à leur amitié par la manière dont ils la font; un pauvre est toujours une connaissance, presque un ami, et on n'a jamais pour lui un mot de dédain, une parole dure.

Ils ont un calme extraordinaire, et jamais on ne les voit se quereller entre eux, même au jeu, où ils sont d'une bonne foi remarquable.

Le Basque est très-religieux, en apparence du moins, et rien ne pourrait lui faire manquer les offices. La partie la plus intéressante et la plus intéressante cesse au premier coup de cloche et tous les magasins se ferment. Les prêtres exercent un empire immense, grands ou petits, hommes ou femmes, tout cède à leurs lois. Ils sont excessivement attachés aux coutumes de

leurs ancêtres et ils se tiennent en garde contre toute espèce d'innovation; et en ceci, ils sont beaucoup aidés par leur penchant naturel qui les conduit à la paresse. Dans toute innovation ils aperçoivent tout d'abord un mauvais déploiement de forces et y opposent aussitôt leur force d'inertie. Ainsi le pays reste-t-il stationnaire et les mœurs anciennes s'y font-elles vivement sentir.

Ils sont très-aventuriers et n'aiment pas le service de l'armée de terre; aussi pour faire le recrutement et un peu de travail aussi, ils ne craignent pas de s'embarquer très-jeunes et de s'engager dans des expéditions lointaines souvent très-périlleuses. Il y a quelques années la migration de jeunes gens pour l'Amérique était considérable; cette fougue s'est heureusement calmée depuis qu'on a reçu les lettres les plus fâcheuses sur ce pays, qui, en état permanent de guerre, n'offre plus aux européens que la misère et la mort.

Malgré cela le Basque est excessivement attaché à son pays et il est rare qu'il ne revienne par y mourir.

Dans beaucoup de rapports ce pays offre une physionomie toute particulière, tant à cause du type de la race, dont l'origine remonte aux anciens Cantabres que par suite de ses mœurs patriarcales.

Les cérémonies des mariages et des enterrements sont mises

aujourd'hui très curieuses et méritent d'être connues.
Après les fiançailles, chacun se retire chez soi pour
s'occuper de certains préparatifs; un instant après les
convives se réunissent chez la mariée, les uns porteurs
d'une montre, les autres d'une agraveau, celui-ci du
vin, celui-là de la volaille, un autre d'un gâteau
ou de tout autre chose: chacun apporte sa pro-
vision. La mariée, de son côté, après avoir orné un
pavane de rubans, de guirlandes et de fleurs, met dedans
trois pains, trois bouteilles de vin, et trois pains de pain.
Ensuite, tous ensemble, et par couple, on se rend au domicile
du mari qui a dû faire tous les préparatifs d'un copieux
repas. On arrivant on se met à table et les noces durent
autant que les vivres: 3 ou 4 jours. Qui ne reconnaît dans
cette scène l'emblème de l'abondance, qu'une honnête fem-
me doit apporter dans la maison de son époux.

Les enterrements présentent d'autres particularités non
moins intéressantes. Ce jour-là, et ce jour-là seulement,
les Barques sortent leurs chapeaux et leurs manteaux,
membres charnels de familles, légis de père en fils, jusqu'à
je ne sais quelle génération. Aussi est-ce quelque
chose de curieux de voir toutes ces têtes sur lesquelles le
caractéristique beret basque semble avoir été griffé.

se perdre tout à coup sous les vastes ailes de ces cha-
peaux dont les formes sont les plus hétéroclites: mais ce
n'est là qu'un incident.

Un instant avant l'enlèvement du corps, chaque
invité se rend à la maison mortuaire, hommes et
femmes. Bientôt le cortège se met en marche, les
curés en tête chantant l'office des morts, le corps
vient ensuite; derrière lui les plus proches parents,
d'abord, puis les voisins, et enfin les femmes. On
se rend à l'église en marchant sur un rang à un
pas derrière l'autre. La messe des morts finie, le
corps est transporté dans le cimetière qui entoure l'é-
glise; tous les assistants la tête découverte, faisant
cercle autour de la tombe. Une fois le mort ren-
du à sa dernière demeure et la cérémonie terminée,
on se réunit à la maison mortuaire où deux
chambres ont été disposées, l'une pour recevoir les
hommes, l'autre les femmes. On y reste le temps de
dire mentalement quelques prières, puis chacun
se retire chez soi.

Le lendemain et pendant 9 jours, on dit une
messe pour le mort, à laquelle assistent toutes les
personnes qui ont été priées pour l'enterrement.

La messe finie on sort de l'église sur un rang le curé en tête des hommes et la sacristie à la tête des femmes; on traverse ainsi la place, on fait front à un signal donné, le curé dit une prière et tout est fini. La langue Euzaraï que parlent les Basques a longtemps été le but des recherches des philologues de même que leur origine a donné de texte à maintes dissertations historiques.

C'est à Sare même que cette langue est parlée avec le plus de pureté et cela tient à ce que cette petite commune a fourni quelques écrivains recommandables, notamment le curé Abthoulav et son neveu qui écrivaient il y a environ 150 ans et dont les ouvrages sont encore fort estimés aujourd'hui.

L'instruction ne pénètre que lentement dans le pays basque, aussi malgré les écoles primaires, sa marche s'exécute à peine sensible si les garnisons qui se sont succédées ici depuis 1834, n'avaient fait faire relativement des progrès immenses. L'école primaire n'est pas encore bien suivie et ne compte guère que 30 élèves en été et 55 en hiver.

Il y a une école gratuite de sœurs tenue par 4 religieuses, qui ne compte pas moins que 120 élèves de l'âge de 4 ans à celui de 16 et même 17. Cette école qui existe à Sare depuis une douzaine d'années, est parfaitement dirigée et a rendu de très grands services.

Curiosités du pays. Après avoir joui d'un coup d'œil attachant que présente la vallée de Sare avec ses hautes montagnes, ses nombreuses collines et ses gais ruisseaux qui vivifient le pays lui-même la plus agréable fraîcheur et semblent vous inviter à vous promener sur leurs bords pour les voir tantôt se traîner nonchalamment en suivant une pente douce, puis accélérant leur course, former à travers les rochers une série non interrompue de petites cascades et enfin

se précipiter d'une hauteur de plusieurs mètres en bouillonnant d'écume; mais bientôt calmes et limpides, ont leur voie se perdre leur course paisible en ruant à travers les cailloux.

Si, après vous être abandonné à la douce mélancolie que fait naître cette nature fraîche et calme, vous faites l'ascension de Lashune, combien vos jouissances vont être plus vives, plus grandes encore. Quel magnifique tableau se présente tout d'abord à vos yeux étonnés: à vos pieds l'Espagne et la France et à côté de vous l'immense Océan.

Quel magnifique perspective; mais bientôt vos yeux fatigués sentent le besoin d'abandonner cet immense horizon et de rapprocher de vous. C'est à peine s'ils s'arrêteront quelques instants sur Bayonne qui ne se montre jamais que dans des temps vaporeux et confus; mais bientôt leur marche deviendra plus lente et c'est avec bonheur qu'ils s'arrêteront sur Biarritz dont le flanc ne présente plus qu'une colonne blanche et légère se découplant sur l'azur des mers. Vient ensuite St-Jean-de-Luz, puis Guéthary et enfin St-Jean-de-Luz où ils s'arrêteront un instant pour admirer le fort de Socca, sévère architecture militaire, puis une sentinelle qui vivra encore après que St-Jean-de-Luz aura disparu sous les Plots. St-Jean-de-Luz! pauvre ville qui se meurt, et à qui chaque individu qui passe semble dire un éternel adieu.

En continuant à appuyer à gauche sans quitter les bords de la mer, on se trouvera bientôt en face d'Harbaye et de Fontarabie, malheureuses des villes, toujours les premières au feu, que les guerres ont ruinées et dont il n'est resté que le nom, qui semblent encore aujourd'hui se regarder en pleurant. Mais voici la montagne des trois couronnes: ici la vue s'élève et l'Espagne ne présente plus qu'une nuée de montagnes, il faut revenir sur ses pas, cette vue est si sévère, et puis tous ces souvenirs de

desolation, ont attristé l'âme et il lui faut un plus vif tableau pour le soulager.

Maintenant regardez la France et jetez un coup d'œil à vos pieds, quel charmant paysage, quel riche panorama ! Comme la vue se repose ici avec complaisance. Plus de collines ! Elles ont toutes disparu pour faire place à une immense plaine, où les villages et les maisons sont aussi rapprochées que les étoiles au ciel : maisons blanches et coquettes sur lesquelles l'œil plane avec bonheur, à vos pieds est Ascaïn, à gauche Uragnue ; Sare est devant vous ; puis St. Sé, et trinkoue, Espellette et une foule d'autres, mais il est temps de se reposer pour se recueillir un moment, puis on visitera la montagne, car il faut tout voir le même jour. L'ascension est très pénible. D'abord voici une vaste redoute qui remonte à 93, elle est construite en pierres sèches, et forme un redan ouvert du côté de l'Espagne, sur un point où Sarchune est taillée à pic et présente des déchirures effrayantes. Le mur qui est encore assez bien conservé, a 1m $\frac{1}{2}$ de hauteur sur 2m $\frac{1}{2}$ d'épaisseur et présente un développement de plus de 100 mètres.

Sur un point un peu plus élevé, à droite en regardant l'Espagne, on trouve les vestiges d'un ancien ermitage qui fut démoli lorsqu'on dut construire la redoute.

Cet ermitage était entretenu autrefois par 4 communes :

Ascaïn, Sare, Uragnue, et Oera, et desservi par un prêtre. Tous les ans à des dimanches et des époques différents, chaque commune s'y rendait en procession et le prêtre y célébrait l'office divin.

Le même prêtre était chargé de tenir une calebasse dans cet ermitage où l'on envoyait les enfants des communes avec les vivres d'une semaine. Il n'y a pas longtemps qu'il existait des vieillards qui disaient s'être allés. Il est probable que les choses ne se passaient pas ainsi en hiver comme en été

car la position n'eût pas été tenable. On m'a parlé d'une fontaine de l'ermitage et que j'ai cherchée en vain ; en revanche j'ai trouvé plusieurs sources sur d'autres points de la montagne et tout au sommet. Avant l'ascension a été pénible autant la descente est facile, et l'on est tout étonné de se voir rendu à Sare en une heure, lorsqu'on avait mis plus de deux heures pour arriver au sommet de la montagne.

On pourra un autre jour faire une promenade à la grotte : elle sera moins pénible et les jouissances quoique d'une autre nature, ne manqueront pas d'un certain charme pour le naturaliste.

Ce n'est que lorsqu'on est arrivé sur la Grotte que l'on aperçoit son entrée qui est en forme d'arc surbaissé de 20 mètres de haut sur 40 à 45 de large. La montagne au pied de laquelle elle se trouve est taillée à pic de ce côté et a près de 200 mètres de hauteur. Dès l'entrée et déjà dans l'obscurité on aperçoit des énormes colonnes de stalactite qui semblent être placées exprès pour soutenir cet immense édifice. Un faible ruisseau sort de la Grotte et va bientôt grossir les eaux naissantes d'un ruisseau déjà plus fort. Avant de s'aventurer dans cette imposante caverne, dans cet astre magique dont la profonde obscurité fait frissonner, il ne faut pas oublier de se munir d'un solide bâton pour soutenir ses bras et de nombreux flambeaux pour les guider. Après ces préparatifs on peut s'avancer à de grandes distances presque sans crainte, mais lentement et avec beaucoup de précautions. Nous nous y sommes enfoncés avec quelques camarades à plus d'une lieue, et rien ne nous annonçait encore que nous approchions du fond, c'était toujours la même obscurité, la même étendue, et nos voix continuaient à se perdre dans l'immensité, seulement le trajet devenait de plus en plus difficile et le sol plus humide.

C'est en vain que dans plusieurs endroits l'on cherche une route, les flambeaux ne suffisent pas pour éclairer l'espace et la vue se perd dans l'obscurité. A chaque pas les conrections pierieuses se multiplient et arrêtent vos pas. De tout côté on entend les gouttes d'eau qui, après avoir filtré à travers la voûte calcaire qu'elles enrichit de nombreux stalactites aux formes les plus variées, viennent frapper le sol avec un bruit régulier et monotone et vont bientôt se confondre dans le petit ruisseau.

Une chose qui nous a beaucoup étonné dans notre promenade souterraine, ça été de trouver des milliers de chauves souris que nous avons pris d'abord pour des points noirs, attachés à la voûte par les pattes de derrière et se laissant pendre la tête en bas et les ailes déployées. Voyant les faire évoluer nous avons approché nos flambeaux, mais elles étaient tellement engourdis qu'elles se seraient plutôt laissées qu'elles que de lâcher prise. Nous en avons pourtant fait tomber quelques unes avec nos bâtons, elles se sont traînées d'abord péniblement comme si elles se réveillaient puis quelques unes ont pris leur vol.

Il y avait plus de deux heures que nous étions dans ces vastes catacombes lorsque nous avons enfin vu le jour et après la première impression, qui est toujours pénible lorsqu'on est resté si longtemps dans l'obscurité, nous avons trouvé que la lumière était bien douce et le soleil bien beau.

La chasse à la palombe doit trouver ici sa place. Elle est peu connue et présente assez d'intérêt pour qu'on lui consacre une courte relation. C'est à la Palombière que cette chasse a lieu tous les ans au mois d'octobre. Comme c'est du nom de l'oiseau que le quartier a tiré le sien; non bien inefficace en apparence et si terrible pourtant que les vieillards ne le promettent qu'en tremblant, il leur rappelle leur commune d'Épaphrasie et infâme, leur non maudit et l'époque la plus sanglante de notre révo-

lution: la Terreur.

Dur premières atteintes du froid, les palombes cherchent un ciel plus doux, prennent leur essor du nord au sud, elles voyagent ordinairement par bandes très-nombreuses et évitent autant que possible à passer au-dessus des plus hautes montagnes, sans toutefois trop s'écarter de leur direction. En arrivant sur le territoire de Sare, leur route est toute tracée: elles laissent Larchum à droite et se dirigent tout naturellement ennnées à traverser les montagnes dans la direction d'Échelant; c'est là qu'est la — Palombière.

Quatre immenses filets sont tendus en arrière d'une vaste clairière qu'on appelle passage; ils sont hissés avec de poulies comme des voiles, aux plus hautes branches de cinq grands chênes qui forment quatre allées par où la palombe sera amenée forcément à passer. Quatre trapiers, dont le premier est placé au moins à 400 mètres des filets et le dernier à 40 mètres au plus, sont échelonnés sur des arbres dans la direction que prend ordinairement la palombe et doivent la forcer à s'engager dans le passage.

Dès qu'une compagnie de palombes paraît, si leur vol est très-haut, le premier trapier donne de l'épervier; aussitôt les palombes qui ont une peur terrible se ce privent des airs, baissent brusquement leur vol et viennent raser presque la terre; mais bientôt elles se retiennent et c'est alors le tour du second trapier, ce donne de l'épervier; puis du 3^e et enfin du quatrième.

C'est de ce dernier que dépend la réussite de la chasse: ainsi est-ce toujours le chasseur le plus adroit et le plus entendu qui occupe cette position: qu'il lance l'épervier trop tôt ou trop tard, l'oiseau passe au-dessus ou au-dessous du filet; mais qu'il donne à propos, les palombes arrivent au plein dans le filet qu'elles-entraînent et qui les recouvre bientôt.

Leur vol est tellement rapide que quelquefois elles enfoncent le filet et passent à-travers; souvent elles s'écroulent, et il arrive même qu'elles se coupent le cou à-travers les mailles.

Nota. On appelle domier de l'épervier l'anneau de bois blanc qui a à peu près la forme de cet oiseau, dont la palombe a une très-grande frayeur.

Les Pâques sont très-joueurs et affectionnés surtout le jeu de paume où ils excellent. Dans tous les villages, il y a des places disposées exprès pour faire cette partie. Celle de Sarre est la plus jolie. Elle a la forme d'un parallélogramme très-allongé, de 80 mètres de long sur 20 de large. Le mur contre lequel frappe la paume est en pierre de taille et a cinq mètres de hauteur. Il y a trois espèces de parties: Circobotan ou au carré, Lachouan ou au long et Pölecan, contre le mur.

Cette dernière partie ne se joue plus, parce qu'elle abîme la place et fatigue beaucoup trop. C'est à la partie au carré que brillent les Pâques français qui ne peuvent pas lutter dans la partie au long contre les Espagnols.

La première demande plus de coup d'œil, plus d'adresse et l'autre plus de légèreté, plus de vigueur dans le frinet.

Il y a ordinairement huit joueurs, quatre contre quatre, et les règles de la partie sont assez compliquées. Dès qu'une partie s'engage, pour peu qu'elle soit importante, on prend deux experts qu'on appelle marqueurs, dont la mission est de marquer les points et de résoudre les cas litigieux. Leurs discussions sont toujours sans appel et ne soulèvent jamais la plus légère dispute.

L'année dernière une partie de paume se fit à -Strun. Des sommes énormes y furent engagées: on parlait de plus de 150.000! C'était moins une question d'argent qui se débattait qu'une question d'amour propre. Deux pays, deux grandes puissances étaient en présence: la France et l'Espagne. Aussi y fit-on les paris les plus curieux. Les employés y parierent leurs appointements d'un mois, les militaires, leurs mulets, les bouviers, leurs boeufs; d'autres parierent des champs, des maisons: Enfin, c'était une fièvre, une rage de paris extraordinaires: chacun voulait en être.

La partie s'engagea, et dura trois jours, avec des chances variées: mais enfin les Français s'emportèrent.

Ce fut un nommé Gascoigna de Massparra qui eut les honneurs du triomphe: on le cite comme le joueur le plus extraordinaire qui ait jamais paru. C'est un homme d'un traitaine d'amis, gros et court, mais d'une agilité étonnante, malgré cette apparence de lourdeur, d'un bras de fer et d'un coup d'œil d'aigle. Lorsque il prend bien la paume, il n'est pas étonnant qu'il s'envoie à 150 mètres. Quelques jours après cette partie, il vint jouer à Sare, où il gagna encore. Leur donner une idée de l'ardeur des Basques pour ce jeu, il suffit de dire que plus de 6000. individus vinrent à Sare pour voir cette partie qui dura deux jours, et que presque tous ces curieux passèrent la nuit dans le bois de Saint. Eec pour se trouver le lendemain tous transportés à la place et voir continuer la partie.

Tableaux. Il y a dans l'église de Sare, trois tableaux dont un, celui du maître autel, est attribué à Lebrun: il représente l'Assomption. Ces tableaux, d'après ce que m'a dit M^r le Maire de Sare, avaient été donnés dans le temps au principal du collège de Larressore. M^r Daguone, par le duc d'Orléans, père du roi régnant. A l'époque de la Courrou, ces tableaux

avaient été saisis comme par miracle et cachés dans de la paille. Plus tard, M^r Dillurbate, maire de Sare, les acheta à un certain Jean Egorque Echebete; mais lorsqu'on alla les chercher, il se forma un attroupement de femmes, à la tête desquelles marchait le maire de Larressore, qui ne voulut pas les laisser enlever. De là, réclamation, pétition, et je crois procès, le tout à l'avantage de la commune de Sare, qui possède encore aujourd'hui les tableaux et dont elle est très fière.

Communications. Les communications avec l'Espagne, par Sare en traversant la gorge de Odera, pourraient être des plus importantes, et c'est par là, je crois, qu'on aurait dû passer pour établir de nouvelles relations entre la France et l'Espagne, et qu'on fait filer par Ainhoue. Tous les avantages semblent être pour Sare, non seulement par rapport Ainhoue, mais aussi relativement à Saint. Jean. de. luy, dont la grande route disparaîtra tôt ou tard, soit pour aller à Pamplune, soit pour aller à Madrid. Le chemin est plus court par Sare que des deux autres côtes, et beaucoup plus égal que par Ainhoue qui oppose deux chaînes de montagnes, tandis qu'il n'y en a qu'une du côté de Sare.

En faisant passer la grande route par la gorge de Odera, on aurait été amené nécessairement à élever sur

ce point des fortifications permanentes, et le passé nous prouve que c'est là, en effet, qu'elles devraient être.

En effet, c'est par là qu'est entré l'ennemi lorsqu'il a voulu envahir la France; c'est par là aussi qu'à toutes les époques nous avons pénétré sur le territoire espagnol.

C'est par là aussi qu'est passé le duc Warwick dans la guerre de Charles II; c'est par là que sont entrées nos troupes en 93; c'est par là que pénétra Joseph Bonaparte, après la retraite de Vittoria; c'est par là encore que passèrent nos troupes, après les deux tentatives infructueuses sur Bayonne et St. Sébastien, et c'est par là, enfin, que les Anglais entrèrent en France, et que nous fûmes tournés.

La gorge de Bèra est notre Chernofyle, et c'est peut-être parce que nous ne l'avons pas assez bien comprise, que les Anglais ont pénétré en France. Si, au lieu de disperser ses troupes dans la vallée de Sare, le maréchal

Claudel les avait concentrées dans la gorge de Bèra, en ayant soin d'occuper les hauteurs pour éviter d'être tourné, peut-être bien que les choses auraient pris une autre tournure. Depuis quelque temps, on s'occupe d'améliorer le chemin de Bèra, pour faciliter les transports des bois de la forêt de Sare qui se trouve presque toute de ce côté.

Le chemin de Sare à St. Pée sera bientôt achevé; il ne reste qu'un point du côté du pont d'Amols qui demande encore un peu de travail et qui sera probablement fini cette année, et la partie qui sépare la Gendarmerie du petit Paris, où l'on a été obligé de jeter un pont et de faire des remblais considérables, qui ne pourront probablement être terminés avant l'année prochaine. C'est un chemin de grande communication qui prend le n. 20. On est impatient de le voir terminé, pour qu'enfin les voitures puissent arriver à Sare; mais malheureusement il n'est pas aussi avancé entre Saint Pée et Arcaugues que de ce côté-ci.

Les ^{autres} chemins sont très-mauvais et tout au plus praticables pour des voitures attelées de bœufs. Mais, comme il y a à côté de chaque voie, une chausée d'allée pour les piétons, haute de 1 m¹/₂ à 2 mètres, il serait facile, en jetant la terre et les pierres dans les fossés, de rendre les routes praticables à l'artillerie. Il faudrait plus de temps pour avancer les ponts qui sont beaucoup trop rapicés sur certains points.

Considérations militaires. M. Lapine, chef d'escadron d'artillerie, dit dans son ouvrage sur la campagne de 1813 et 1814: « Aucune défense accidentelle ne

paraissait capable de corriger en entier le défaut de la position qui couvre en entier le village de Sare? L'intervalle de plus d'une demi-lieue ouvert entre la haute Rhune et le pont d'Amets sur la Nivelle, présentant à l'ennemi une débouchée facile pour pénétrer en France et franchir les Pyrénées.

Ce qu'avance M. Lapone est à peu près vrai; mais seulement nous avons eu égard aux positions que nous avions le 10 Novembre 1813, et nullement par rapport à la position de Sare en elle-même. Et en effet, une fois l'ennemi dans la vallée de Sare, il y a des chances pour pousser plus en avant, chances encore douteuses, mais pourtant probables: aussi n'est-ce pas là qu'il faut chercher tout d'abord la défense de Sare; elle est toute dans la gorge de Béra. Supposer bien gardées, toutes les lignes de montagnes qui s'étendent depuis Arzac jusqu'à Nardach, en passant par Larhune et le pic de Scharrelly, et la chose est facile, puisque tout l'avantage doit être nécessairement pour les troupes qui occupent les hauteurs. Qui restera-t-il? La gorge de Béra. Dès lors, la gorge de Béra devient notre Chernopyle; c'est par là que doit passer l'ennemi pour arriver chez nous: tout nous le prouve; le passe encore mieux que

la position; c'est là qu'il faut l'attendre: c'est là qu'il faut l'écraser.

Si la position était réellement faible, comme on a voulu le donner à entendre, le gouvernement n'aurait pas manqué bien certainement, depuis nos dernières guerres, depuis 1793 aus, de chercher à y apporter remède; il n'en a rien fait: donc il n'en a pas senti la nécessité, et en effet cela n'est pas nécessaire, car la position est forte, très-forte même. Seulement elle a besoin d'être défendue avec des forces suffisantes, et c'est ce qui n'a jamais eu lieu. Si les Grecs avaient été plus nombreux aux Thermopyles, pas une personne n'aurait échappé au massacre. Si Annibal, traversant les Alpes, avait eu à faire à des ennemis plus nombreux et plus intelligents, son armée serait restée en entier dans les défilés des Alpes, et les Romains n'auraient jamais eu à explorer la bataille de Cannae. Les militaires positions, les places les plus fortes ne sont rien par elles-mêmes; il faut quelque un qui sache s'en servir. Supposer une place regardée comme imprenable, Gibraltar, par exemple; retirer en les troupes et abandonner-la à ses propres forces, laisser-y seulement une garnison trop faible relativement aux assiégeants, la place succombera; et cela doit être; c'est ce qui est toujours arrivé à Sare?

Chaque fois que l'ennemi a voulu pénétrer sur notre territoire, c'est par la gorge de Poëra qu'il a cherché à entrer, les montagnes qui avoisinent cette anfractuosité étant presque toutes inaccessibles à ses armées; c'est donc là qu'il faut l'attendre, et y être en mesure de le repousser et le battre.

On a toujours compris l'avantage de cette position, mais on n'a jamais su en profiter faute de troupes. Toutefois, il ne faut pas croire que cette position eût été, tout espoir soit perdu de pouvoir arrêter encore l'ennemi. Une fois pénétré dans la vallée de Sare, tout n'est pas encore fini, et il reste bien des positions formidables à franchir avant de pouvoir sortir de ce labyrinthe inextricable de collines et de montagnes qui s'étendent presque jusqu'à Poayome. C'est d'abord les redoutes de St^e Barbe et de Chelcor, dont on avait fait en quelque sorte la base de la défense en 1853, quoique ce ne fut là qu'un point bien secondaire; ces redoutes ne pouvant pas être soutenues, suffirent néanmoins pour arrêter pendant quelque temps l'ennemi qu'on pourra harceler encore du petit Paris et de la place. Mais ces positions ne sont que les vivailleurs d'une position beaucoup plus forte, et où l'on sera bien malheureux, si on n'arrête pas court l'ennemi. Je veux parler du rideau de montagnes qui marque Ascain

et s'étend de Larhune au pont d'Amots en dominant toutes les vallées. C'est de cette position que vint parler M^{le} chef d'escadron Sajou, qui lui donna une $\frac{1}{2}$ lieue d'étendue, tandis qu'elle en a au moins une lieue et demie. Cette ligne, toute hérissée de redoutes, dont l'une remonte à Louis XIV, bat la vallée de Sare dans toutes les directions. Tous les avantages sont pour les troupes placées sur ces hauteurs, qui ne peuvent pas même être tournées, si l'on a eu soin de faire garder du côté d'Auchone la chaîne de montagne qui vient se joindre dans la vallée, en recouvrant le pont d'Amots, comme dans un défilé qui s'étend jusqu'à Eyrelle.

Cette position nous appartenait: qu'en fit-on?

Le 10 Novembre 1853, à 5 heures du matin, l'ennemi qui occupait déjà les positions Churiteguicborra et de Brechimborda, eut le général Courcier, pénétra dans la gorge de Poëra, en tournant Larhune, et s'avança sur un large front en poussant devant lui toutes nos troupes établies auprès d'Olhain, sur la redoute St^e Barbe et celle de Chelcor, en faisant un mouvement de conversion à gauche, de manière à se trouver en ligne au pied du rideau de montagnes dont nous avons déjà parlé, afin d'attaquer toutes les redoutes en même temps et de pouvoir tourner la position au pont d'Amots. Dans ce mouvement, tout

L'avantage semblait être pour nous qui occupions toutes les hauteurs garnies de canons, et il est difficile de rendre compte qu'on n'en ait pas mieux profité.

Le général Couroux se défendit seul et vaillamment; d'abord à la redoute St Barbe, où il ne fut pas tué comme on le crut, puis à la place et au petit Don, et enfin tout près de la redoute Louis XIV, dans un petit bois taillé à droite en montant; c'est là qu'il fut blessé mortellement et son colonel d'état-major tué. Il était alors huit heures et demie, et il y avait plus de deux heures qu'il défendait le terrain pied à pied.

Les troupes se retirèrent en bon ordre et battent en retraite sur St-Pée, en s'éloignant du pont d'Amots que les Anglais avaient déjà tourné. Pendant que le général Couroux faisait ses prodiges de valeur, les autres troupes se retiraient presque sans combattre. Le général Maranian, qui occupait les positions au pied de Larhère, depuis Olhain jusqu'à la route d'Ascain, se retira presque sans engagement, ainsi que le général Choumout, qui la veille même était descendu de Larhère pour garder ses points plus avancés dans la vallée et les redoutes d'Hermitchotta et de Souhaumendy; quelques Français y furent faits prisonniers.

On m'a dit que le maréchal Clauzel s'était retiré sur St Pée dès le commencement de l'affaire, et que son aide de camp seul était resté pour communiquer les ordres; la chose ne me paraît pas possible; du moins je ne puis pas me l'expliquer.

Peu de temps toutes nos troupes se trouvaient réunies à St Pée où elles auraient encore pu opposer une vive résistance en gardant les hauteurs et en inondant la vallée au moyen de digues qui semblaient faciles à établir sur ce point; mais on n'en fit rien et la retraite continua. Le même jour et presque sans combattre nos troupes se portèrent en arrière, abandonnant St Jean de Luz en deux positions formidables qui avaient coûté six mois de travail le plus opiniâtre et de frais énormes, et furent établies entre Prédart et Arcangues, en gardant la tête du pont de Caubou. Il eût été bien de se placer en face de nous, et le soir même lord Wellington avait son quartier général à St Jean de Luz que le maréchal Soult avait abandonné sans la matinée.

Historique. Le village de Sare tire son nom du mot basque chara, qui veut dire bois taillis, et en effet, il paraît que cette commune était autrefois couverte de bois et de broussailles.

D'après les Dates qu'on peut lire encore sur quelques portes

les maisons les plus anciennes ne remontent qu'au commence-
ment du 17^e siècle: on cite pourtant le château d'Harla,
comme ayant donné naissance à un conseiller de Henri IV
et par conséquent beaucoup plus ancien.

Ce petit village a ses armoiries, et il les tint d'assez
bonne touche: ce fut le grand roi qui les lui accorda en
1693, à la suite d'un événement assez remarquable. De
puis quelque temps, ses corps de miquelets faisaient des
irruptions sur le territoire de Saxe, pillant, dévastant,
saccageant, mettant tous les habitants à contribution.
Des plaintes avaient été portées au gouvernement qui sem-
blait être impuissant dans cette affaire; les habitants, désolés
par tant de malheurs, résolurent enfin de se défendre et de se faire
eux-mêmes justice. Ils se réunirent à cet effet en très-grand
nombre: hommes et femmes, tous furent s'embusquer avec
des fusils, faux, fourches et autres instruments de défense,
dans la gorge de Dora qui était alors très-boisée.

Lorsque l'ennemi parut, ils se laissèrent séparer et quel-
ques pas, puis au signal convenu, se réunirent sur lui avec la
plus grande impétuosité: ils le défirent en quelques instants,
tuèrent le chef et emportèrent, comme trophée de leur vic-
toire, les armes et les bagages qui restèrent déposés à la mai-

son commune jusqu'en 93. Le chef fut enterré à l'autre
de la petite porte de l'église, où l'on voit encore sa pierre
tumulaire. Sous l'inscription a été effacée par le temps.

Voici ces armoiries qui sont fort belles. Au milieu
de l'écu une cuirasse à l'antique, qui couvre tout le
corps, surmontée d'une casque; trois fleurs de lis; à une
au bas de la cuirasse et les deux autres au haut de l'écu
sur les deux côtés de la casque; l'écu lui-même orné des au-
tres trophées de la victoire, savoir: d'un tambour, d'une
bannière, d'un gros bâton, d'une pique et d'une halber-
de. Ces armoiries ont figuré sur la porte de la maison com-
mune jusqu'en 93; à cette époque, elles furent brisées et la pla-
ce qu'elles occupaient badigeonnée. Ce n'est qu'en 1844, lors-
qu'on a restauré la maison commune et qui se trouve devant
a été entièrement reconstruit, que l'on a retrouvé la pierre sur
laquelle elles étaient gravées, au-dessous de laquelle se trouvait
une autre pierre, que l'on a conservée à la mairie, por-
tant l'inscription suivante:

Saxari bathhoraren eta loyaltasunaren sarria emanen Louis XIV

1693
Traduction: *Concédé à la commune de Saxe, par Louis XIV, en re-
connaissance du courage et de la loyauté de ses habitants.*

Notre révolution semblait vouloir donner un nouveau relief

à la commune de Sare, qui pendant quelque temps fut chef-lieu de canton: mais cet appel aux honneurs ne fut pas de longue durée, et bientôt la menace se fit entendre la plus terrible de toutes celles qui ont été prises sous le régime de terreur, on fait jeter les malheureux habitants dans la plus entière désolation.

C'était le 19 juin 1793 que 61 votants se réunirent dans la paroisse de la commune de Sare, chef-lieu de canton des communes d'Ascain et d'Aichou, pour le choix des électeurs de députés à l'Assemblée nationale et la nomination d'un juge de paix; et moins de 3 ans devaient s'écouler avant que cette malheureuse commune fut déclarée infâme et ses habitants maudits.

Cependant la campagne de 1793 venait de s'ouvrir: le général Ventura Caro, à la tête de 22.000 hommes, dont 9000 seulement de troupes de ligne, et le reste de milice, était chargé de défendre la ligne de St Sébastien à Bayonne. Il aurait bien voulu racourcir sa ligne de défense, mais il reçut ordre de ne point quitter le territoire espagnol et de se borner à la défense de la ligne de la Bidassoa.

Le 6 mai d'Avril 1793, et par suite de ces dispositions,

un camp de 6000 Espagnols fut formé à St Martial, et un autre de 4000 à Berre. Ces deux camps formaient la gauche de l'armée espagnole; au centre, le col de Maya et la vallée de Bastan, furent confiés à la garde du général Horcautis; enfin la droite s'appuyait sur Donquette à la tête du Val-de-Roucaux.

Les Français au nombre d'environ 9000 hommes, commandés par le général Duvoisin, campaient en trois petits détachements, chacun de trois bataillons, à Harlaye, à Jolimon et à Sare. Six bataillons aux ordres du général Hagenetiere, étaient cantonnés dans la vallée de St-Jean-Pied-de-Port. C'était la totalité des forces républicaines réunies dans le département de Basses-Pyrénées.

Les Espagnols, favorisés par leur nombre et par leur position sur les hauteurs résolurent de s'emparer de Harlaye. Le 23 Avril, pendant qu'une grêle de boulets, de bombes et de obus pleuvaient sur cette forteresse, le général Caro qui avait formé le projet de couper la ligne française au point de Sare, franchit la Bidassoa, s'empara de la montagne Louis XIV, dont il détruisit les batteries, et depuis en quelques instants les républicains surpris par cette brusque attaque.

C'était en vain que le général Treigues cherchait à les rallier, ses efforts étaient sans succès; mais le noble caractère du chef de bataillon Bellet, du 5^e Rég^t, qui s'éleva seul sur l'ennemi, révéla leur erreur; ils revinrent sur les Espagnols et les forcèrent à repasser brusquement la Bidassoa; néanmoins, leur position n'était plus tenable; après le bombardement d'Heudaye, ils s'abandonnèrent et vinrent s'établir à la croix des Bouquets.

Le camp de Lare, situé sur une hauteur en face d'Agaramura, se trouva ainsi isolé, ce qui détermina le général Caro à y diriger une attaque. Le 30 Avril, à 2 heures du matin, les Espagnols se mirent en marche sur deux colonnes, celle de droite partant de Lesaca, fut retardée dans sa marche par ses obstacles surélevés. Celle de gauche partit de Oiera, prit poste dans un bois que les Français avaient négligé d'occuper, malgré le retard de la colonne de Lesaca qui avait tourné le camp. Caro commença son attaque avec six compagnies commandées par le marquis de la Promena; il sépara les avant-postes français de la gauche sans être aperçu, et arriva sur le flanc du camp. Les retranchements étaient gardés par 300 hommes, mais ceux-ci étonnés par cet assaut nocturne, et ne voyant point l'ennemi sous le feu faisaient dans leurs rangs de grands

ravages, abandonnèrent leur poste et jetèrent l'alarme dans tout le camp. Le colonel Lachapelle parvint cependant à rassembler les troupes et à les rallier sur les hauteurs qui dominent le chemin d'Etchelar à Lare. Mais pendant que la fusillade était vivement engagée des deux côtés la colonne ennemie qui avait été retardée se montra en arrière, son apparition occasionna une nouvelle épouvante, et les républicains se voyant sur le point d'être enveloppés se dispersèrent et prirent la fuite sur Ustaritz. Le brave Lator d'Arvergne, seul avec ses grenadiers se replia lentement devant l'ennemi. Témoin du désordre qui régnait dans le camp où l'on venait d'abandonner 2 canons, il s'arrêta en face des Espagnols, fit réunir quelques chevaux dispersés, et pendant qu'il soutenait le combat ordonna d'aller chercher 3 de ses pièces qui il emmena avec lui malgré les difficultés du chemin et vendonna la 1^{re} qui fut jetée dans un vallon. Lator d'Arvergne courut ainsi la retraite et nos troupes se rallièrent enfin.

Après l'évacuation du camp de Lare et la destruction du fort d'Heudaye, les troupes françaises se trouvaient exposées à être attaquées de flanc, le général Berwan qui venait d'être nommé général en chef, fit évacuer les premières positions et concentra toutes ses forces au camp de Bidart en avant de Bayonne. Une avant-garde de deux bataillons et 100 chevaux restèrent à St. 1^{er} de Lur et St. Pée fut occupé par le corps de 1000 grenadiers aux ordres de Lator d'Arvergne que sa belle conduite à Lare venait de signaler à l'administration de l'armée. Quelque temps après le général Berwan fut remplacé par Deblecq qui mourut à St. 1^{er} de Lur.

Deux jours Corrañes avait à son bras pour le commandement.
Pour par les représentants du peuple Corrañes et Jabaut qui s'indigna-
rent de voir s'écarter la belle raison sans qu'on prit l'offensive, il donna
deux combats le 29 Août qui ne furent pas heureux.
La colonne de droite se presenta devant Divisou et fut repoussée, et
la colonne de gauche ne fut pas plus heureuse dans sa tentative sur
Bera.

Elle fut attaquée et dé faite par Urbitia qui la suivit avec des otages.
ant le versant occidental de la montagne de Larhune brûla toutes
les habitations qu'il rencontra dans sa marche, afin de mieux dégager
et le front de sa ligne de défense.

Quelques jours après le 27^{bre} une nouvelle attaque n'eut pas une plus
favorable issue: 2.000 français qui s'étaient présentés à 6 heures du
matin devant Urbitchi et Zugaramundy furent forcés après 5 heures
de feu le plus meurtrier, et après avoir cherché inutilement à enlever
ces deux postes, et de se replier sur les hauteurs entre Sane et Binhoa
et à une demi-lieue de Zugaramundy, Urbitchi les poursuivait
mais ne put les entamer.

La campagne de 1793 venait de finir; elle n'avait pas été
heureuse; celle de 1794 ne s'ouvrit pas sous plus favorable
auprès d'elles avait nécessité à Desfrès d'arriver par le comité du
salut public d'ouvrir la campagne et ne se sentant pas assez
fort pour forcer le passage sur la frontière Espagnole, et de salut.

afin de rallier sa ligne de défense de chasser l'ennemi du poste
de Larhune qu'il occupait depuis le 1^{er} Mai 1793
Cette montagne la plus élevée de celles qui forment la frontière
de Guipuzcoa et de la Navarre vers la vallée de Basken, et une
étendue de six lieues d'où l'on découvre tout l'espace compris entre
les Pyrénées et Bayonne

Le 26 mars 1794, les Français firent une démonstration du
côté de Sane, afin de détourner l'attention des Espagnols, et
pendant ce temps ils s'emparèrent d'un bois qui s'élevait
jusqu'au sommet de Larhune, où se trouvait aussi
un poste qui fut enlevé; mais ils ne restèrent pas —
longtemps établis dans cette position: accablés par des forces considérables
ils résistèrent courageusement pendant quelque temps, mais il fallut céder au
nombre, et ce ne fut que le 26 juillet suivant, à la prise du roc Comitia
ni du camp de Bera, que la Larhune fut enlevée par le général
Cambrai.

C'est pendant toutes ces guerres, c'est lorsque les habitants de Sane voyaient
chaque jour leur pays saccagé, pillé, ruiné, leurs maisons brûlées
ou détruites et ne cessaient de se dévouer pour le bien public, soit en
aidant nos troupes dans leurs travaux, soit en les guidant dans les mon-
tagnes à travers mille dangers, soit enfin en marchant à la tête des
reconnaisseurs chargés de fuir de la position de l'ennemi, de voir la
marche de ses troupes et de s'arrêter du nombre de ses troupes, recon-

nécessaires qu'ils étaient quelquefois chargés de faire seuls et d'en rendre compte aux représentants du peuple et aux généraux, c'est pendant qu'ils s'exposaient à ces mille perils, que quelques infâmes, haut placés alors, témoins d'ennui et de convoitise, rappelant quelques vieilles haines particulières, qui semblaient être éteintes depuis longtemps, et qu'ils cachaient sous le masque d'opinion et de parti, juraient et accomplissaient la perte du pays.

On se rappelle un individu qui ne parlait jamais que du bien public, et en effet c'était ce qu'il voulait; mais pour lui, qui fit un jour un de ses dignes analyses et voulant le tenter, comme autrefois le diable voulait tenter Jésus, ou plutôt exciter encore la cupidité; car le tenter n'était pas difficile. L'entraîna sur une montagne lui montrant toutes les propriétés ne il lui dit: à encore un grand audace et il n'en restera plus et puis tout cela appartiendra à toi et à moi!

La première cause ou plutôt le premier prétexte de tous les maux qu'on fit souffrir sur cette malheureuse commune, fut l'installation du curé Duronia, prêtre assermenté. Les habitants, fidèles à leurs anciens principes ne voyaient dans les prêtres assermentés que des renégats et pleuraient sur leur religion perdue: d'ailleurs, ils connaissaient déjà le curé Duronia et ne pouvaient pas voir dans un jeune téméraire les garanties nécessaires pour remplir le divin sacerdoce: ils s'opposèrent donc à sa nomination. Mais le curé Duronia avait un père commissaire du district d'Ustaritz, et il fut élu.

Les habitants continuèrent à protester et refusèrent de le recevoir. Ce fut alors que le commissaire partit d'Ustaritz à la tête d'un détachement de troupes et vint forcé à l'installation par la force; et pour punir les habitants de leur rébellion laissa les troupes en garnison logées et nourries aux frais des habitants. Après cet acte violent d'arbitraire, on voulut encore en commettre un plus grand en forçant les habitants à aller à l'église qui restait dévotée; comme on ne réussit qu'imparfaitement, et qu'on savait qu'il y avait ^{des personnes} qui allaient entendre la messe sur le territoire Espagnol on ordonna sous prétexte qu'il y avait des espions, que les habitants de la commune de Saïre, devaient passer en revue, et ce fut un deserteur Espagnol qui fut chargé de remplir cette mission. Tous les habitants furent placés sur un rang, et le deserteur passa devant et derrière: sur un signe qui lui était fait, il signalait les personnes qui étaient désignées d'avance et dont quelques-unes ne furent signalées qu'en passant par derrière, les signes ayant été probablement mal compris: il y en eut même une qui fut renvoyée de S. J. en innocence, disaient-ils, ayant été reconnue. Le nombre des personnes arrêtées ainsi fut de 11, ce fut le 1^{er} anneau de la chaîne qui devait bientôt se composer de tous les habitants de la commune. Toute la commune protesta contre ces infâmes arrestations, la municipalité adressa de vives réclamations aux représentants du peuple; mais rien

ne fut écouté. Le signal était donné, bientôt parut l'arrete du 4 ventose an 2, 22 février 1794, des représentants du peuple Pinet et Bavaignac. Cet arrêté provoqua par la déplorable désertion de 47 soldats de la commune d'Alcassou, était écrit avec une véhémence extraordinaire et ordonnait la poursuite des parents et les sequestres de leurs biens. Quoique les habitants de Sarc ne fussent pour rien dans cette affaire, ils furent pourtant compris dans le terrible arrêté des mêmes représentants qui parut quelques jours après le 18 ventose an 2, 8 mars 1794.

Cet arrêté, un des plus terribles de ceux qui ont jamais paru de l'époque, fit à jamais les communes de Sarc, d'Alcassou et Lescaun, soumettre à l'inhumain sort des habitants, qui devaient être enlevés de leurs domiciles et conduits dans des départements intérieurs à une distance de 20 lieues au moins des frontières.

J'ai lu une pièce écrite par l'un de ces malheureux internés intitulée relation de nos promenades du temps de la tyrannie de Robespierre et de ses agents, à commencer de Sarc jusqu'à Bayonne et différentes autres églises. Il raconte avec simplicité toutes les souffrances, toutes leurs tortures et retrace des scènes qui sont primis.

Presque tous ces malheureux se hâtaient adressés ^{à leurs plaintes} aux représentants du peuple; chacun y proclamait son innocence, chacun y apprêtait les services qu'il n'avait cessé de rendre au pays.

Ils demandaient du moins à connaître le motif de leur arrestation, un seul plus heureux que les autres, reçut une réponse, ce fut M. Dithurbide l'ex-maire.

Cette pièce est trop curieuse, elle caractérise trop bien l'époque pour qu'elle ne soit pas reproduite: réponse de Pinet, représentant du peuple.

... Les motifs de ton arrestation sont consignés dans le tableau deposé au directoire du district et dont une copie a été envoyée au comité de sûreté générale; tu es point, comme un aristocrate, comme un homme dangereux, et tu mérites sévèrement le portrait qui on a fait de toi... Signé: Pinet, aine. Apres avoir lu cette pièce je me rappelle une période de la vie de mon père soldat de cette époque si glorieuse et si malheureuse au même temps.

Il venait de sortir de l'hôpital et rejoignait son détachement à Coulon, en route il rencontre des gendarmes qui lui demandèrent tout d'abord s'il n'était pas déserteur. Il répondit qu'il rejoignait son détachement, et qu'il venait de sortir de l'hôpital, il voulut en même temps montrer ses pièces, mais on ne l'écoutait déjà plus et on se contenta de lui dire que s'il n'était pas déserteur, il en avait envie et qu'il n'avait qu'à marcher, et en arrivant au gîte on le mit en prison, et c'est ainsi que de prison

en prison, il rejoignit son détachement. Il se croyait libre enfin, lorsqu'en s'en allant de nouveau avec d'autres prétendus déserteurs et comme on n'y allait pas de main morte, il ne s'agissait moins que de le fusiller lorsqu'il apprit par bonheur que l'amiral Bompont, son compatriote, était à Boulon, il lui écrivit et lui expliqua sa position, et grâce à la puissante intervention de cet officier général, alors en renom, il en fut pour la fois.

Cependant la terrible mesure de l'internat touchait à la fin: le 10 Vendémiaire, au 3, 11^e & 12^e 1794 les représentants Beauclerc et Ganneau firent paraître un arrêté qui mettait fin à l'œil de ces malheureux habitants, mais non à la misère, car qui allaient-ils trouver en rentrant chez eux? La pétition suivante, écrite d'une manière ferme et digne fait un tableau affreux de leur donnement, c'est une pièce indispensable pour bien connaître tous les faits relatifs à la mesure de l'internat. Au citoyen Monestier, de la Loire, représentant du peuple.

« Les habitants infortunés de la commune de Sarc, District d'Uzeste, implorant votre justice et vous conjurant de comparer ce que'ils ont fait pour la chose publique, avec les maux qu'on leur a fait souffrir. Née dans une contrée qui avait conservé une ombre du despotisme, passionnés pour le bien inappréciable, sans lequel tout les autres ne sont rien, avec quelle ardeur nous avons nous pas couru à l'heureuse révolution qui a rétabli le peuple français dans la plénitude de ses droits.

Placés à l'extrême frontière du territoire de la république, nous étions exposés aux premiers coups des hordes des Espagnols. Plus d'une fois, elles ont porté le fer et la flamme dans nos habitations et dans nos campagnes, mais nos maux n'ont servi qu'à fortifier dans nos âmes, le sentiment de la liberté et l'intérêt de la patrie, nous a consolés de la dévastation de nos propriétés.

Nous ne voulons pas nous faire un mérite de notre exactitude à payer les contributions publiques, mais il y a plus de 2000 citoyens de notre commune qui combattent pour la liberté, soit sur terre soit sur mer.

Nous avons seuls été chargés de construire les baraques qui contiennent le Beaugord (1^{er} De Toscan et Sarc et nous avons fourni plus de 20000 pieds de planches pour ces constructions.

Nous avons fourni une quantité immense de briques et de bois de chauffage, hommes et bestiaux tout a été continuellement employé à des chemins. Lorsqu'il a été question d'éclairer l'armée, les habitants de la commune ont toujours été les premiers à se présenter et ils sont autant signalés par leur zèle que par leur intelligence.

Toutes les réquisitions en grain, en fourrage, vêtements, contingents d'hommes, ont été ponctuellement exécutés.

Plus notre situation devenait pénible plus notre patriotique emulation s'est signalée par des dons volontaires de souliers, de capotes et autres objets. Nous nous sommes vus livrés à nous-mêmes sans autre défense que notre courage et l'amour de la patrie: dans ces moments critiques nous avons

combattu sans cesse, et notre résistance a empêché l'ennemi de porter la mort et le courage dans l'intérieur de la France. Qui croira qu'après avoir si bien mérité de la patrie nous ayons pu être comptés au nombre de ses ennemis ? oui, nous avons été calomniés par des scélérats qui avaient pris le masque du patriotisme : nous avons été dénoncés comme traîtres ; on nous a imputé des correspondances et des intelligences avec les Espagnols ; nous avons été déclarés coupables sans qu'il eût été quel que preuve contre nous, et nous avons éprouvé des traitements barbares sans avoir été jugés.

Citoyen représentant, nous ne saions pas des républicains, si nous pouvions manquer de respect pour la représentation nationale et pour les autorités constituées, mais nous devons encore plus indignés de ce titre, si nous n'avions pas le courage de nous plaindre de l'injustice et de l'oppression. Ce fut le 13 ventôse de la 2^{me} année républicaine que les représentants du peuple Dinet aîné et Cavagnac firent paraître un arrêté dans lequel ils déclaraient infâme la commune de Sare, ils ordonnèrent que tous les habitants seraient chassés de leurs domiciles et conduits dans les départements intérieurs à une distance de 20 lieues des frontières au moins. Ils ordonnèrent aussi que leurs biens seraient provisoirement mis sous le séquestre, à la diligence de l'agent national du district d'Hostardz, enfin ils nommèrent une commission extraordinaire pour juger les

délits contre révolutionnaires qui nous étaient imputés. Et comment cet acte effrayant de violence fut-il motivé ? L'arrêté ne présente que des imputations vagues, exprimées avec une énergie effrayante, et n'énonce aucun fait précis, aucun délit caractérisé. Les représentants Dinet et Cavagnac y représentent l'infâme désertion de 27 basques, mais il n'y avait parmi ces déserteurs aucun habitant de Sare. Ils étaient tous de la commune d'Arrens, et tandis que cette commune éprouvait cet opprobre de la part de 27 de ses enfants, la nôtre en avait 200 dont le zèle, la fidélité, la bravoure lui donnaient chaque jour un nouveau lustre.

Si nous avions été coupables, nous n'aurions pas sans doute échappé à la recherche de cette commission extraordinaire qui fut chargée de nous poursuivre, et dont le nom seul faisait palir l'innocence et la vertu. Cependant elle ne trouva dans la commune de Sare ni un coupable à punir, ni la trace d'un délit contre-révolutionnaire. Une misérable femme fut seule mise en jugement et condamnée à la détention jusqu'à la paix. Citoyen représentant ce simple aperçu vous démontre toute l'injustice de l'arrêté de vos collègues.

La sagesse des lois nous a tracé la route que nous devons suivre pour les faire réparer ; mais ce n'est pas contre l'arrêté même que nous devons entendre aujourd'hui nos réclamations : nous ne venons vous plaindre devant vous que de la cruauté féroce avec laquelle il a été exécuté, et des attentats qui ont été commis par les agents subalternes, sur nos personnes et

sur nos biens. Tous les habitants de Sore indistinctement hommes, femmes, enfants et vieillards ont été entassés et enfermés dans des églises mal saines, sans liti, sans linge, sans autres vêtements que ceux dont ils étaient couverts. C'est là que couchés sur la pierre humide et froide des tombeaux, privés du secours du sommeil pendant la nuit mangeant du pain et buvant de l'eau pendant le jour, traités plus durement que des paricides, ils ont désiré qu'une prompte mort vint terminer leurs souffrances. Pour-
semble de tourments plusieurs de nos jeunes filles ont été invitées par nos satellites, à se procurer les moyens de subsister par les prostitutions, nous les avons vus rapporter à leurs mères mourant de faim et de soif des morceaux de pain de mois; elles versaient des larmes dont nous ignorions la cause, mais leurs voyages répétées chaque jour, nous ont enfin dévoilé. C'est affreux misère, et nous avons frémi de désespoir et d'honneur.

Un grand nombre de nos concitoyens ont succombé sous le poids de tant de maux et nous avons envié leur sort. Cependant condamnés à vivre encore, il faut que nous ajoutions au tableau des supplices qu'on nous a fait endurer celui des brigandages qu'on a exercés sur nos biens. — Hélas! les infâmes agents de la tyrannie auraient été peut-être moins inhumains, s'ils avaient été moins avides, et ils n'auraient pas tant désiré notre mort, s'ils n'avaient espéré de s'emparer de nos biens.

L'intention des représentants du peuple, en ordonnant que nos mobiliers seraient mis sous le sequestre, n'avait pas été de nous ravir la propriété, au contraire cette disposition de leur arrêté était une mesure conservatrice à l'exécution de laquelle les autorités constituées devaient apporter la plus sévère vigilance. C'était à la diligence de l'agent national du district d'ellesparitz et par conséquent sous sa responsabilité, que cette opération devait être faite suivant l'art 3 de l'arrêté. L'ordre qu'il avait à suivre était de la plus grande simplicité; il ne fallait que procéder à un inventaire exact et légal, et nommer des sequestres propres et solvables. Cette marche simple et facile n'a pas été suivie, parce qu'elle tendait à prévenir les brigandages. Les biens meubles et immeubles des habitants de Sore, n'ont été ni constatés, ni légalement décrits; tous nos meubles et effets mobiliers ont été enlevés et portés confusément dans des communs voisins. Au lieu de les déposer dans des lieux sûrs, on en a vendu une partie aux enchères, et une autre partie sans enchères. C'est ainsi qu'on nous a volé plus de 10.000 têtes de bétail, une quantité immense de linge, tous les ameublements de nos maisons. La chute des derniers tyrans a été l'heureuse époque de notre retour de la vie de pain, la maladie et le chagrin avérés fait périr un grand nombre des habitants de Sore; nous qui les avons vus rendre les derniers soupirs, nous, tristes restes de cette commune infortunée, nous avons obtenu la grâce de retourner au lieu de notre naissance. Mais quel affreux spectacle s'est offert à nos yeux! nos campagnes ravagées de

sterilité, nos maisons à demi-incendies, surtout l'aspect de la plus terrible misère. On ne nous a rendu ni des lits, ni des vêtements pour nous reposer, ni des provisions pour vivre, ni des instruments, ni des grains pour cultiver nos terres. Le devorage qui cache sa nudité au fond d'une caverne, n'est pas plus d'âme que nous de toutes choses nécessaires à la vie.

Citoyen représentant, nous vous demandons vengeance contre les infâmes auteurs de nos calamités, nous vous demandons vengeance de la mort de nos concitoyens, qu'ils ont fait périr de faim et de soif, nous vous demandons vengeance de leur attentat contre notre vie, nous vous demandons vengeance en fin de leurs diables brigandages. Nous ne tirons pas le nom de scélérat qui a été le principal agent de la tyranie dans nos contrées, c'est le féroce Daquerrossat, agent national du district d'Abertay, monstre qui semble n'avoir vu le jour que pour être le fléau de ses concitoyens. Interrogez la voix publique sur le compte de cet homme dont l'impunité serait un outrage à la justice; et bientôt vous vous entendriez les périssements d'honneur de l'humanité et de l'infortuné, c'est lui, Daquerrossat, qui conjointement avec les commissaires nommés par l'arrêté du 13 plusieurs pour l'exécution de l'internat et du oquerthe de nos biens, a froidement calculé les profits que la persécution devait leur produire. C'est lui, ce sont eux qui dans les atrocités combinées, ont appelé la mort au secours de leur cupidité. En vain chercheraient-ils une excuse dans l'arrêté dont ils ont été les exécuteurs. Cet arrêté ordonnait bien notre internat, mais il n'ordonnait pas d'enlever tous les âges et tous les sexes dans

des prisons et plethrales, de nous livrer avec honneur de la faim et de la soif, et d'affliger encore plus nos âmes par les pièges tendus à l'innocence et aux maux de la jeunesse.

Il ordonnait le sequestre de nos biens, mais c'était pour nous les conserver, il n'en ordonnait pas la vente et la dilapidation, il n'invitait pas Daquerrossat et ses complices à devenir nos bourreaux, à boire notre sang pour se partager nos débris. Daquerrossat, à raison de ses fonctions et de la commission qui lui fut donnée par l'arrêté du 13 ventôse, est également coupable de tout le mal qu'il a fait, et du mal qu'il n'a pas empêché. La responsabilité embrasse à la fois ses actions et ses omissions, sa conduite active et sa tolérance passive.

Un arrêté rendu le 10 vendémiaire par les représentants du peuple Darda et Barreau lui a enjoint de rendre compte des ventes de nos effets et de nous remettre tous les effets revendus. Cependant cet arrêté n'a produit aucun effets dilapidateurs se maintenant dans la possession de nos biens et se promettant que la misère à laquelle nous succombons la débarrassera bientôt de ses importunités.

Citoyen représentant, combien de réclamations n'avons nous pas à faire: nous laissons à votre équité et à votre honneur pour le crime, l'intérêt de notre vengeance. Occupé dans ce moment du soin de sortir du gouffre des maux où nous sommes plongés, nous vous demandons de nommer des commissaires qui seront chargés de nous reintégrer dans la possession de nos

biens mobiliers; d'engager à Daguerreras, agent national et aux commissaires nommés par l'arrêté du 13 ventôse de remettre devant nous dans le délai de 24 heures, sous telle peine que vous arbitrez: 1^o l'inventaire qu'ils ont fait ou dû faire de notre mobilier dans chacune des familles de Sare, 2^o le procès verbal des ventes qui ont été faites du dit mobilier avec l'indication des noms des acheteurs, 3^o d'autoriser les commissaires que vous nommerez à recevoir les déclarations qui leur seront faites sur les lieux relativement au sequestre et à la vente de nos meubles. L'exécution de cette mesure s'effectuera les voies pour une justice éclatante.

Signé: Dillurbide maire, suivent 33 signatures des habitants de la commune de Sare.

Le représentant Chaudron Rousseau par sa lettre du 16 prairial, au 3, 4 Juin 1795, appuya cette pétition et demanda que l'arrêté des membres du comité du salut public du 4 floréal, qui concerne les basques de la Diocèse et du Guipuzcoa fut appliqué également aux basques français; ils voulaient que les uns et les autres fussent réintégrés dans leurs biens et que les auteurs des atrocités qui avaient été commises à leur égard fussent traduits devant le tribunal criminel des Basses-Pyrénées.

Ces justes plaintes ne furent malheureusement pas entendues, et de nouvelles pétitions dans lesquelles on porte les dégâts commis dans la commune à 72.000^{fr}, n'eurent plus heureux résultats. C'est sans doute à nos querres continuées, incessantes qu'on doit attribuer ce fâcheux abandon

qui laissa se réjouir tant de coupables bandes que les innocents mouraient de faim et de douleur. Ce n'est qu'en 1817 après d'innombrables réclamations, que la commune obtint une espèce de satisfaction: elle signala une perte de 72.000^{fr}, on lui accorda en deux fois, et pour toute compensation la somme de 14.000^{fr}, 26c, ce qui faisait en moyenne, à peu près 10^{fr} par personne. Et pourtant tout n'était pas fini pour ce malheureux pays qui devait avoir la coupe du malheur jusqu'à la lie et l'épisode de 1812, n'était qu'un triste prélude à la malheureuse campagne de 1813.

Le 8^{br} 1812, un détachement de Guérillas de 150 hommes commandés par Fernin Leguy lieutenant de Nava, arriva à Sare, il venait mettre le pays en acquisition et demandait qu'on lui livrât 300 chemises et 500 paires de souliers. C'était un ennemi terrible! il était le plus fort et il fallait bien se garder de le mécontenter; aussi l'accueillit-on bien et s'empressa-t-on de lui satisfaire à toutes ses exigences. Pendant que des personnes couraient la commune pour réunir les objets demandés, on fit à l'ennemi au village il buvait, mangeait et se montrait assez bon à parler jusqu'au moment où les vites se trouveraient exaltées par le vin, il commençait à injurier les habitants et même à les frapper.

Cependant quelques personnes, qui, dès l'arrivée de l'ennemi s'étaient acquiescées du village, étaient allées implorer le secours des habitants de S^t Léz qui s'armèrent aussitôt, arrivèrent en bon ordre sur Sare, en portant le pont

d'Amotz et en descendant par la montagne Luis XIV. L'ennemi les ayant aperçus, prit aussitôt la fuite emportant 1.345⁷/₃₉ qu'il avait trouvé dans la caisse du percepteur, toutes les armes et tous les objets dont il avait pu s'emparer, en emmenant comme otage le percepteur des contributions, le receveur des Docteurs et employés.

Le lendemain le Maire de Sare, usant de représailles, ordonna d'arrêter tous les Espagnols qui se trouveraient sur le territoire de sa commune; heureusement on captura un nommé M. Raque et sa dame.

M. Raque de Castella, homme riche et influent, eut une suite de négociations, avec le lieutenant de Mina; quelques lettres furent échangées et bientôt nos otages mis en liberté. Plus tard en mars 1813, les Espagnols osèrent écrire au maire de Sare, pour lui demander qu'il voulut bien remplir ses engagements en envoyant les chemises promises, et ils s'emparèrent même de M. Gozuetta, de la commune d'Oranay, menaçant de le garder comme otage jusqu'à entière satisfaction. M. le Maire écrivit une lettre très-ferme, disant qu'il n'avait rien promis et qu'il serait coupable envers son gouvernement, s'il se laissait intimider par ses menaces; qu'il les engageait

à remettre la caution, s'ils ne voulaient pas qu'on usât de représailles terribles.

Soit que l'ennemi fut intimidé, soit qu'il fût fatigué, la caution fut rendue, et les choses en restèrent là.

Campagne de 1813. L'armée française, sous les ordres de Joseph-Napoléon était établie à Vittoria. Le 21 Juin 1813, à 4 h. du matin, les colonnes ennemies débouchèrent par la route de Bilbao, en face de l'armée de Portugal, et par la route de Madrid, devant l'armée du Midi.

Le combat commença et les tirailleurs des deux armées le soutinrent seuls pendant 5 h. A 9 h. du matin seulement l'engagement devint général. On se battit de part et d'autre avec un vif acharnement, et nos troupes, quoique numériquement trois fois inférieures, ne commencèrent à battre en retraite qu'à 4 h. ¹/₂ du soir. Cette opération se fit bien d'abord et avec ordre; mais une nuée de Hussards ennemis, ayant fait une brèche sur les équipages, y jetèrent le trouble et bientôt le désordre fut partout. Cependant on fut peu à peu par se reconnaître, et la retraite sur Pampehone s'effectua avec moins d'obstacles qu'on ne s'y attendait.

L'armée française réunie et réorganisée sous les murs de Sarpolung le 24 juin, comptait encore plus de 30.000 fantassins. Elle paraissait assez forte pour se maintenir, pendant quelque temps du moins, sous les murs de cette ville; néanmoins on ne s'y arrêta pas, et l'ordre fut donné de continuer la retraite et de franchir les Pyrénées. Cette opération fut terminée le 27 juin: l'armée du midi, conduite par le général Garau, arriva à St. Jean-Pied-de-Port par la vallée de Roncevaux; le général Drouot d'Erloo, à la tête de l'armée du centre, suivit la riche vallée de Bastan et descendit par Maya sur Urdach et Ainhove; enfin les deux divisions de l'armée du Portugal, sous les ordres du général Reille, débouchèrent sur Sare par la gorge de Béra.

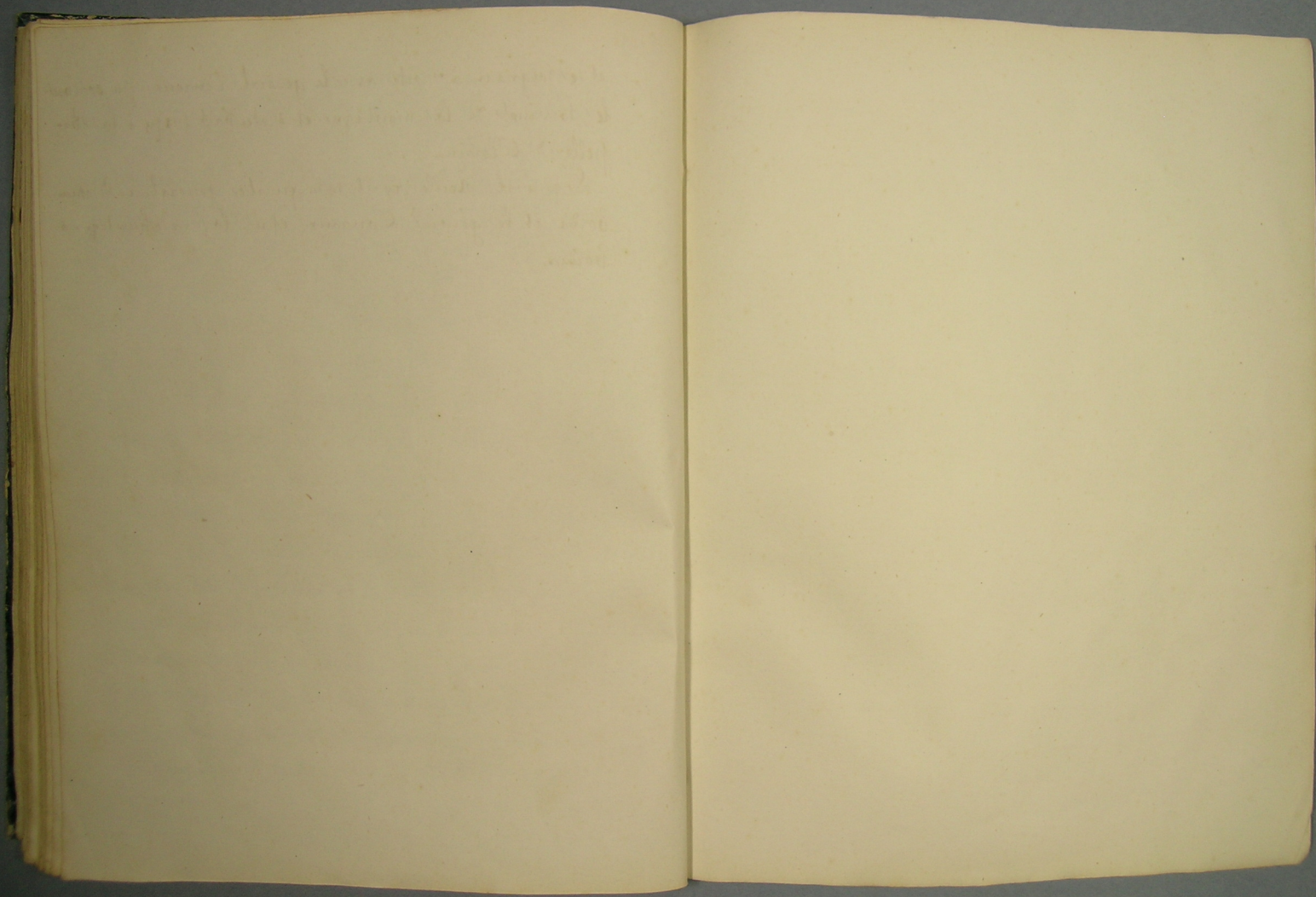
C'est ici que commença la roque de Sare, et il était nécessaire pour lui donner un sens et le rattacher à quelque chose, de remonter à la bataille et à la retraite de Vittoria.

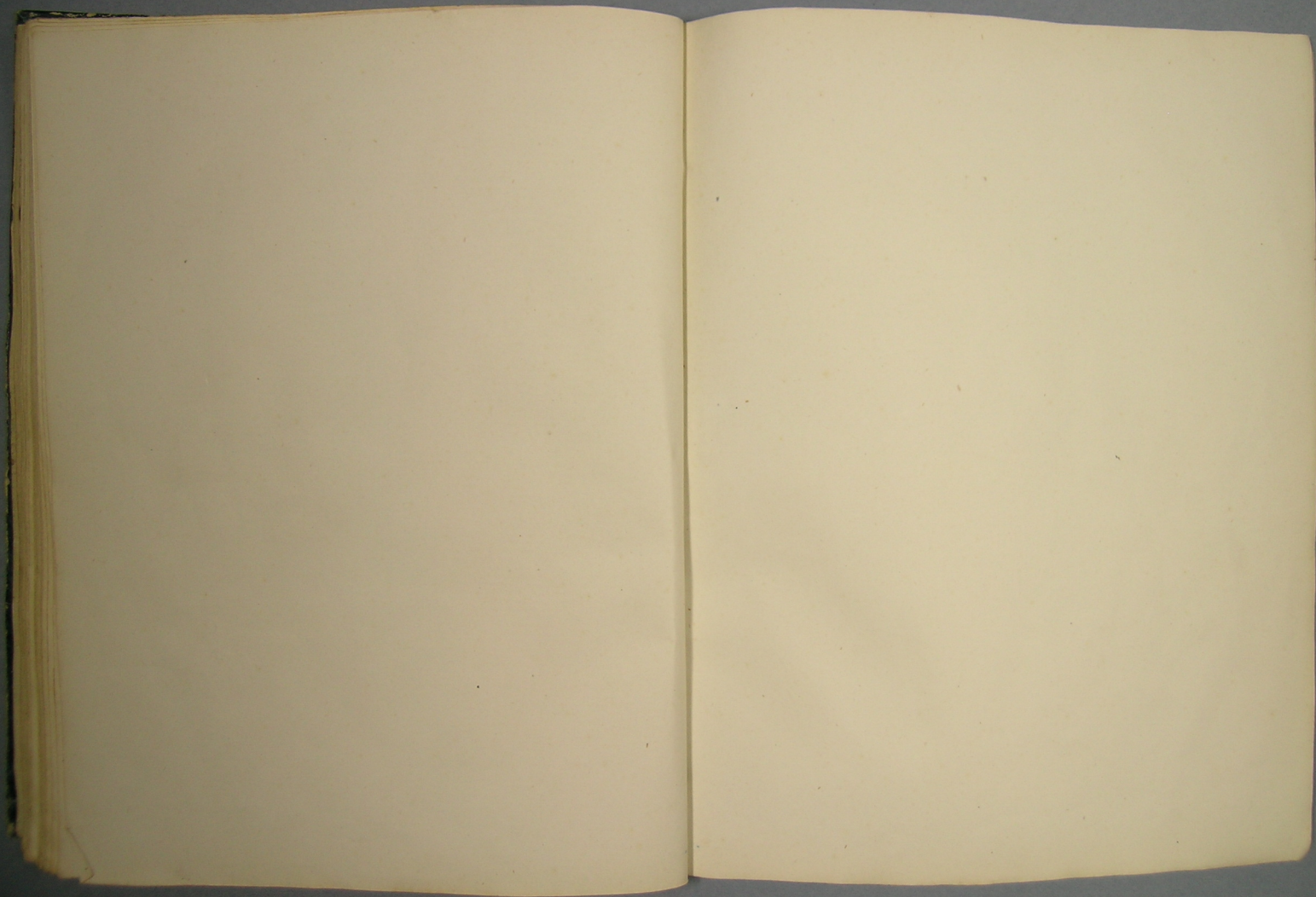
Les deux divisions de Portugal, qui avaient suivi le chemin de Béra, vinrent s'établir au point le plus avancé de la gorge, un peu en arrière des positions que nos troupes avaient déjà occupées le 4 ventôse, au 2, 22 février 1795.

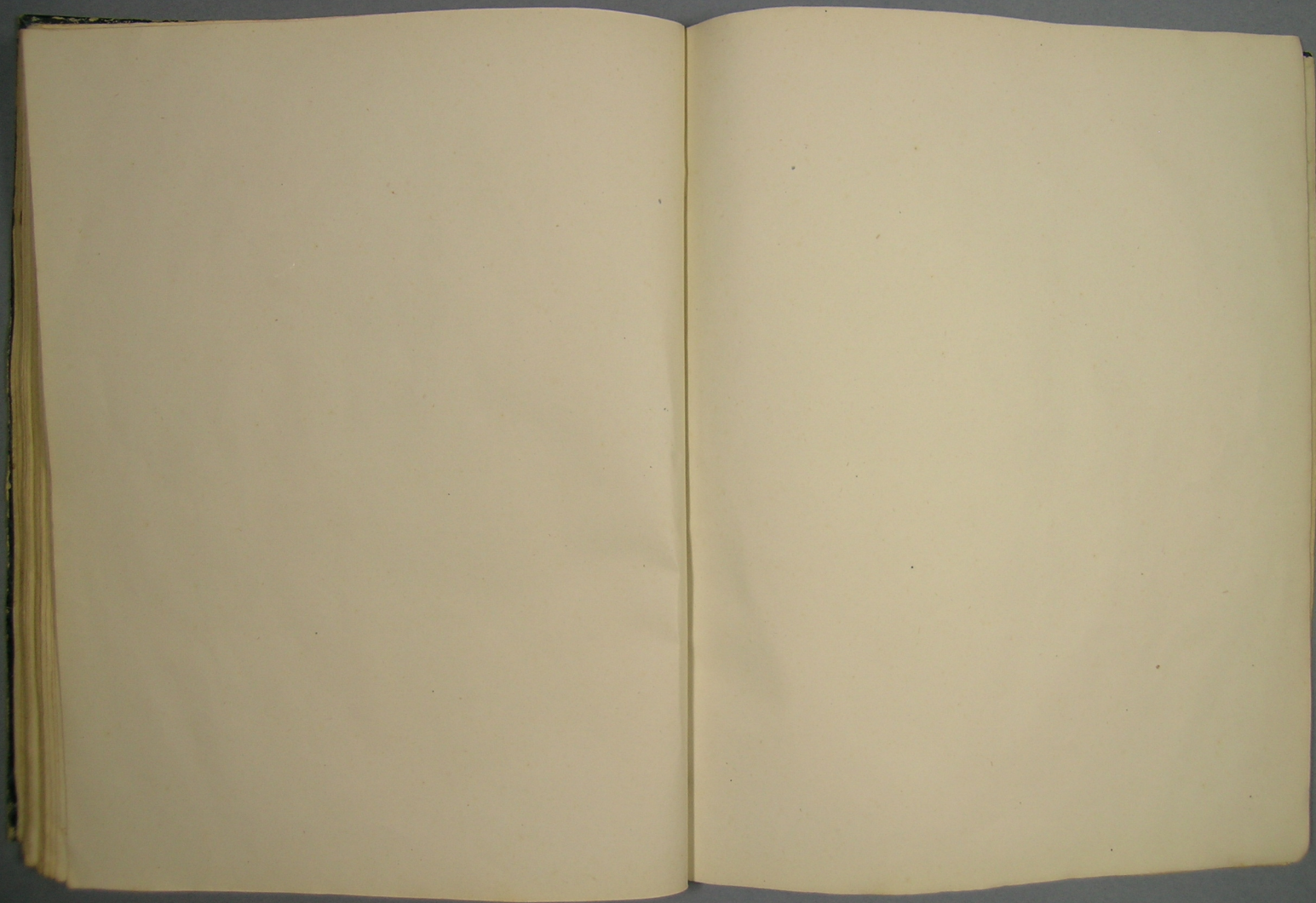
Le général Reille gardait une petite redoute, établie sur un mamelon, au centre entre le chemin d'Etcheland et de Béra

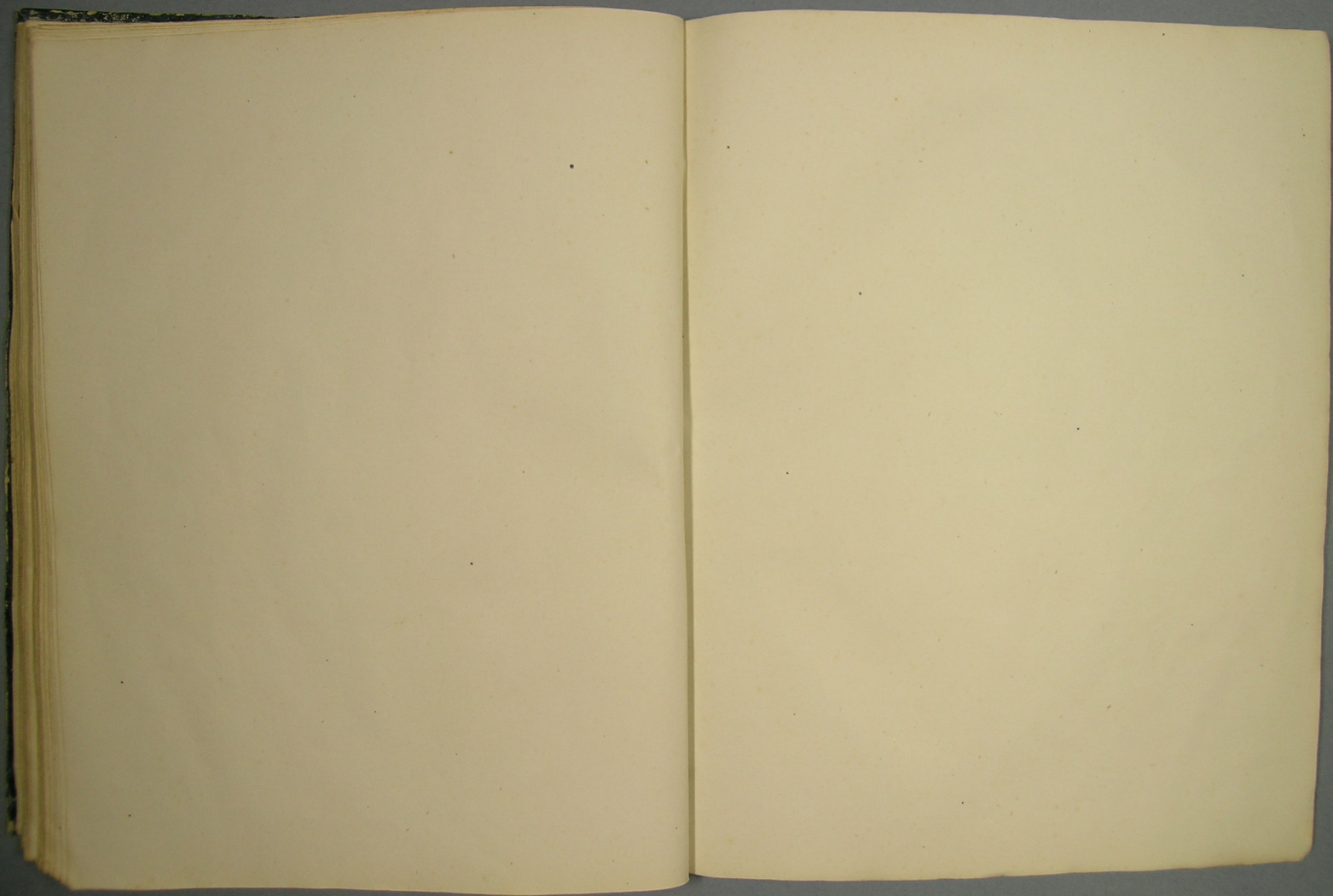
et se joignant à droite avec le général Courroux qui occupait le sommet de la montagne et s'étendait jusqu'à la chapelle d'Olhain.

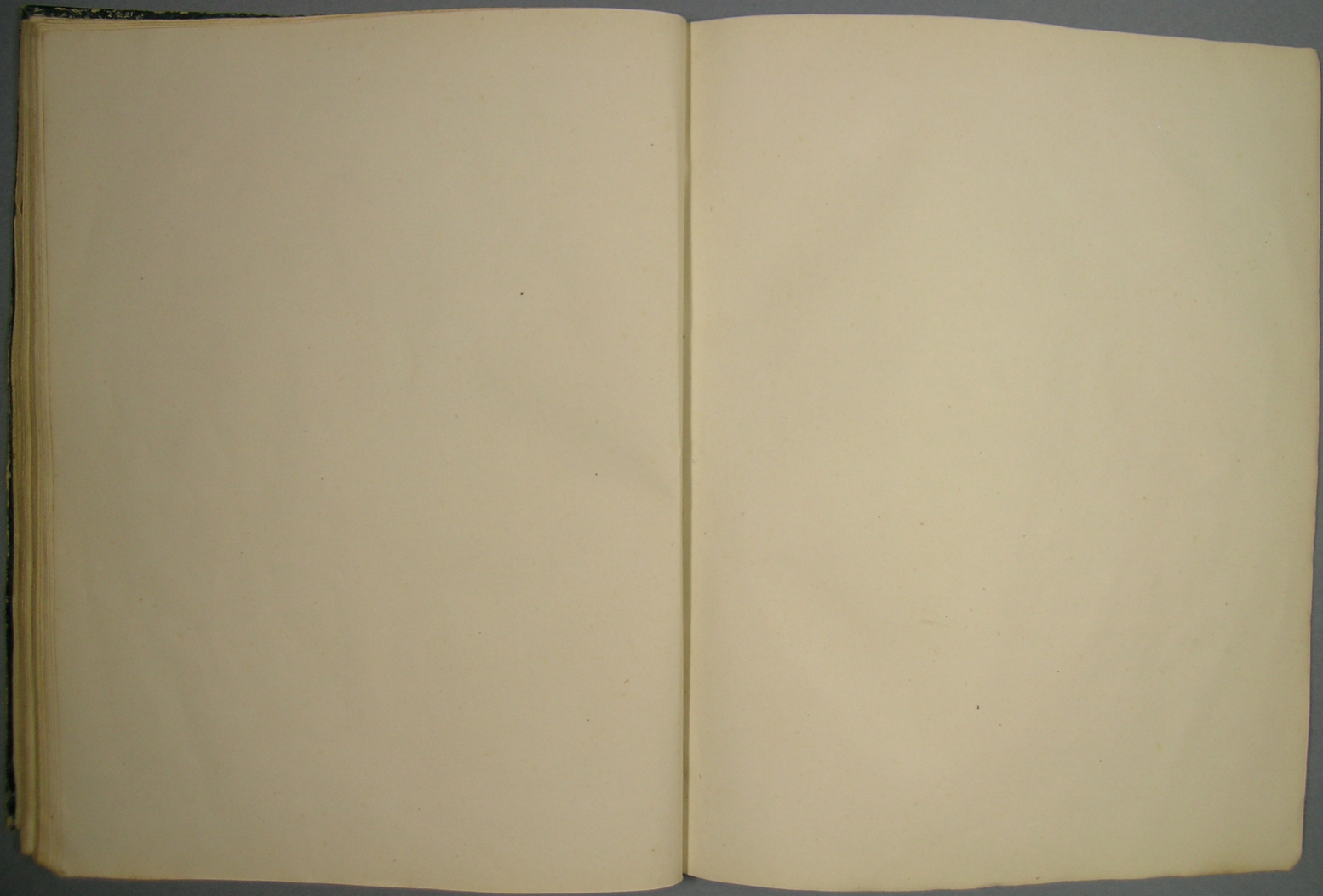
Le général Reille avait son quartier général à Bechien-Borda et le général Courroux était logé à Churiteguico-Borda.











52.41
52.41
50
29.62
50

9

